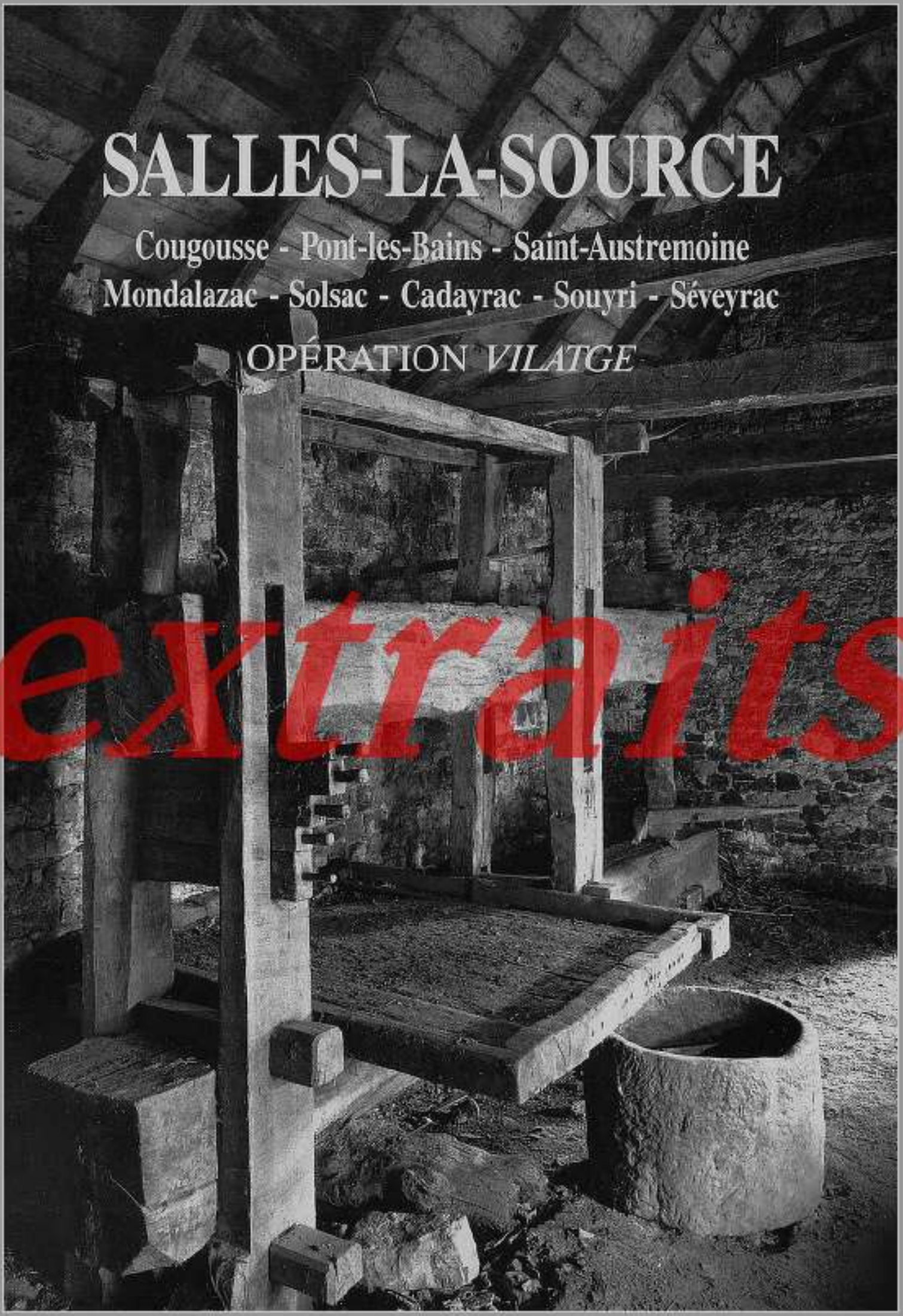
SALLES-LA-SOURCE

Cougousse - Pont-les-Bains - Saint-Austremoine
Mondalazac - Solsac - Cadayrac - Souyri - Séveyrac

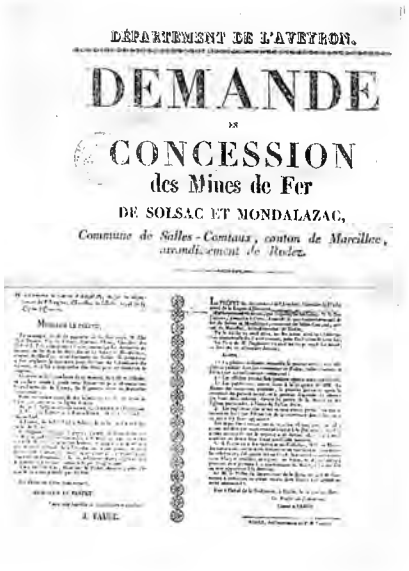
OPÉRATION *VILATGE*



extraits

Minas e minurs

Le causse de Mondalazac possède sur une étendue de près de huit-cents hectares, une couche de minerai de fer dont l'épaisseur varie d'un mètre à deux mètres cinquante. Il s'agit d'une hématite rouge à gangue essentiellement calcaire dont la teneur en fer est de 18 à 28 %. La découverte de cette richesse naturelle remonte à bien longtemps.


DÉPARTEMENT DE L'AVEYRON.

DEMANDE

DE

CONCESSION

des Mines de Fer

DE SOLSAC ET MONDALAZAC,

Commune de Salles-Comtaux, canton de Marcillac, arrondissement de Rodez.

Le commencement...

A l'origine, le duc Decazes...

Le 16 juin 1826, la Société des houillères et fonderies de l'Aveyron est créée. Le principal actionnaire en est le duc Decazes. La Société a pour but la production de fonte et la fabrication d'acier. Cet industriel, pour rendre plus productive son usine de la Forézie, près de Firmi, ne pouvait se contenter de ses seules concessions de *la Sala* et de Firmi. Dès 1827, l'acquisition de nouvelles concessions fut décidée : les mines de houille de Cérons et Palayret, et les mines de fer de Montbazens, Lugan, Roussennac, Aubin, Veuzac, Kaymar, Solsac et Mondalazac. L'ensemble de ces concessions couvrait plus de quatre-mille-huit-cent-cinquante hectares.

La concession de Solsac et Mondalazac fut accordée au duc Decazes, par ordonnance royale, le 23 janvier 1828.

Les premières recherches

A Mondalazac on garde encore le souvenir des premières recherches :

> "Ma grand-mère me disait que quand ils ont commencé d'extraire, deux ingénieurs du bassin sont arrivés avec un bâton et un baluchon et ils sortaient le minerai sur le dos, presque à quatre pattes. C'était sans doute pour en faire des analyses". (J.R.)

Joseph Raynal, né en 1906 à Cruou

Les galeries de recherche de la mine de Solsac

Les mines

La mine de Mondalazac

L'exploitation a commencé, en découverte, en 1830 à l'emplacement du cimetière actuel. Parallèlement, sur le site de la Rougière, entre Ronne et Cadayrac, des travaux furent réalisés à ciel ouvert. 105 000 tonnes de minerai seront extraites. Ce site cessera d'être exploité en 1862.

A Mondalazac, les travaux se firent en découverte jusqu'en 1855. Mais les terres à minerai commençant à s'épuiser, il devint nécessaire d'effectuer d'autres recherches pour créer de nouvelles exploitations. Des galeries sont creusées du côté de Solsac et pendant ce temps, Mondalazac reste en sommeil. En 1880, à nouveau, des recherches à ciel ouvert ont lieu à l'est de Mondalazac, notamment dans le champ des Pergues, propriété de la famille Lapeyre :

> "Quand ils avaient fini d'extraire, ils creusaient ailleurs" (H.L.)

Durant les travaux, il s'est formé des crevasses à la surface du sol, du côté du Colombier :

> "Je me souviens qu'à l'automne on lachait les cochons dans les bois de la Barthe et une bête est tombée dans une de ces crevasses. On ne l'a retrouvée que vingt jours après. Les gens du pays considéraient ces crevasses comme un danger. Il y a eu un procès entre la mine et le comte de Lapanouse, propriétaire des terres du Colombier. Je ne sais pas comment cela a terminé..." (Y.L.)

Un puits vertical fut percé pour reconnaître la couche en profondeur qui, à certains endroits, se trouvait à cent mètres sous la surface du sol.

> "Dans les Pergues, après l'exploitation en découverte, il y a eu des galeries de mines quand le minerai a été à une certaine profondeur." (H.L.)

Un treuil, permettant de remonter le minerai, et actionné par un manège à chevaux, a été installé. Les travaux souterrains ont été suspendus en 1884 pour concentrer tous les efforts sur la mine de Ferals. Cette année là, l'usine de la Forézie ne consommait plus que mille tonnes de minerai par mois. Avec une si faible production, il n'était pas possible de maintenir deux exploitations (Mondalazac et Ferals) en activité. Aussi a-t-on arrêté les travaux à Mondalazac. Ferals, seul, a continé à fournir le peu de minerai demandé par l'usine.

La Société — ou la Compagnie, comme on disait à l'époque — a cependant continué à extraire un peu de minerai jusqu'en 1894, à ciel ouvert, sur les terres de la famille Lapeyre ; ceci afin de faire acte de jouissance et conserver les droits sur le terrain. Ce qui n'allait pas sans problèmes car les Lapeyre ne pouvaient pas travailler leurs terres de la Pergue. Il s'ensuivit un procès entre la famille et la Compagnie que cette dernière perdit.

350 000 tonnes de minerai furent extraites des mines de Mondalazac.

Henri Lapeyre, né en 1921 à Mondalazac ; agriculteur, propriétaire d'une des trois grandes exploitations agricoles du causse. Les autres étaient Le Colombier et Billorgues. Henri est l'héritier d'une longue lignée de Lapeyre dont l'arbre généalogique remonte au début du XVIIe siècle. La famille a ses racines implantées à Mondalazac.
François Lapeyre né en 1625, fils de Jean Lapeyre et Dalbine Hélène
François Lapeyre né en 1672, fils de François et Dalmayrac Catherine
Joseph Lapeyre né en 1704, fils de François et de Moly Marie
Jean-Joseph Lapeyre né en 1750, fils de Joseph et Bessayrie Marie-Thérèse
Pierre Lapeyre né en 1778, fils de Jean et Causse Marie
Pierre-Julien Lapeyre né en 1818, fils de Pierre et Ginestet Marianne
Paul Lapeyre né en 1846, fils de Pierre-Julien et Viala Emilie
Jules Lapeyre né en 1881, fils de Paul et Causse Lucie
Henri Lapeyre né en 1921, fils de Jules et Pouget Claudine
Son fils, Pierre (né en 1957) a repris l'exploitation familiale.

La mine à Solsac

Les débuts de l'activité minière datent de 1853. Il s'agissait d'une exploitation par galeries.

> "La mine se trouvait à la pointe de la *devesa* de Mazars à Solsac-Vieux. Il y a encore une tranchée. Dans la petite maison qui se trouve en haut de la côte de Malviès, il y avait une bascule pour peser le minerai." (G.P.)
> "L'endroit s'appelle les Vaissieirous, entre Solsac et Ronne." (H.L.)

Elle était desservie par une petite voix ferrée sur laquelle un treuil à vapeur servait à transporter le minerai jusqu'au plateau situé non loin de la route de Malviès. L'épuisement de la mine était réalisé au moyen de caisses à eau.

Mais en 1862, les travaux de la mine de Solsac furent arrêtés car le minerai était de qualité médiocre. 220 000 tonnes de minerai furent extraites de la mine de Solsac.

Gabriel Puech, né en 1910 à Solsac

La mine à Ferals

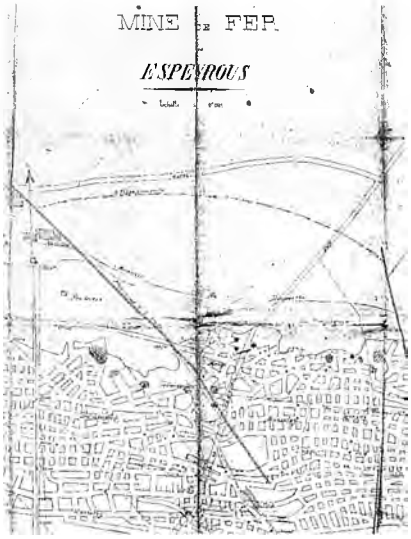
Cette exploitation, appelée aussi mine des Espeyroux, était la plus importante de la concession Solsac et Mondalazac, mais aussi du Causse.

Les travaux débutèrent, à ciel ouvert, au niveau du village de Ferals, vers 1851. En 1858, les recherches se firent par galeries souterraines. Les piliers de soutènement avaient, pour certains, vingt mètres de côté. A partir de 1868, on sortit le minerai au moyen d'un roulage par chevaux sur des voies établies dans les galeries.

> "Il y mettait les chevaux de la mine. Les chevaux rentraient dans les galeries pour tirer les wagonnets jusqu'au plateau. Encore dans certaines galeries, on voit les traces des fers des bêtes et même des chaussures à clous des mineurs." (E.B.)

En 1899, le développement des travaux en profondeur a nécessité le remplacement des chevaux par un treuil à vapeur de vingt chevaux.

Entrée de la mine de Ferals



"Il y a quarante hectares de galeries sous Ferals." (H.L.)

Des puits d'aération facilitaient la circulation d'air dans les galeries, pour éliminer les poussières.

> "Au Colombier, il y avait un grand puits avec deux murs qui s'élevaient de chaque côté. Il y avait à peu près deux mètres de diamètre et on disait qu'il était profond de soixante dix mètres. Au dessus des deux murs, à la toiture, un treuil était fixé. Nous, étant gosses, nous y lancions des cailloux et nous les écoutions rebondir jusqu'en bas." (Y.L.)

Le plateau de la mine à Ferals

En 1886, les responsables de la Compagnie décidèrent de construire des hauts fourneaux à Ferals. On commença par en construire deux en 1887 et, en janvier 1900, il y eut en tout huit fours à Ferals. Ils avaient un profil ovoïde et une hauteur de cinq mètres trente. Le grillage dans les hauts fourneaux permettait de nettoyer le minerai en lui enlevant toutes ses impuretés (acide carbonique, soufre et eau).

> "A Jaugues, ils arrachaient de la pierre blanche, de la castine. C'était pour les hauts fourneaux." (G.P.)
> "La castine servait de fondant au minerai." (Y.L.)
> "Il y en avait aussi une autre carrière sur la route de Cruou, à la Garrigue de Cruounet... Il reste encore quelques murs d'un bâtiment." (G.P.)
> "Les pierres descendaient par des trappes, dans un caniveau comme une *campanièira*." (J.R.)

A gauche du cheval, Jean-Pierre Granger, maître mineur à la mine

Mais ces fours étaient peu économiques et cela fit hâter la construction d'un haut fourneau de cent-cinquante tonnes à la Forézie. En juin 1902, les hauts fourneaux de Ferals arrêtèrent de fonctionner.

En 1910, une galerie servant à l'écoulement des eaux a été creusée en direction du ravin de Muret. Elle mesurait mille cent mètres.

Durant l'exploitation, de nombreux éboulements nécessitèrent de fréquents travaux. Durant la grande guerre, l'exploitation continua. Mais en 1919, par suite de l'arrêt des hauts fourneaux de Decazeville, on décida de cesser les recherches de minerai. 1 810 620 tonnes de minerai furent extraites de la mine de Ferals.

La mine à Cadayrac

Cette mine, appelée aussi mine de La Garde, ne faisait pas partie de la concession de Solsac et Mondalazac. Elle appartenait à la Compagnie des mines, forges et fonderies d'Aubin et faisait partie, sur le Causse, de la concession de Muret. Les travaux de cette concession furent essentiellement concentrés sur la mine de Cadayrac. Les travaux, en galerie, débutèrent en 1853. Les galeries étaient soutenues par des piliers de quatre mètres de long et deux mètres de large. Il y eut malgré tout de nombreux affaissements, surtout sous le *puèg* de La Garde.

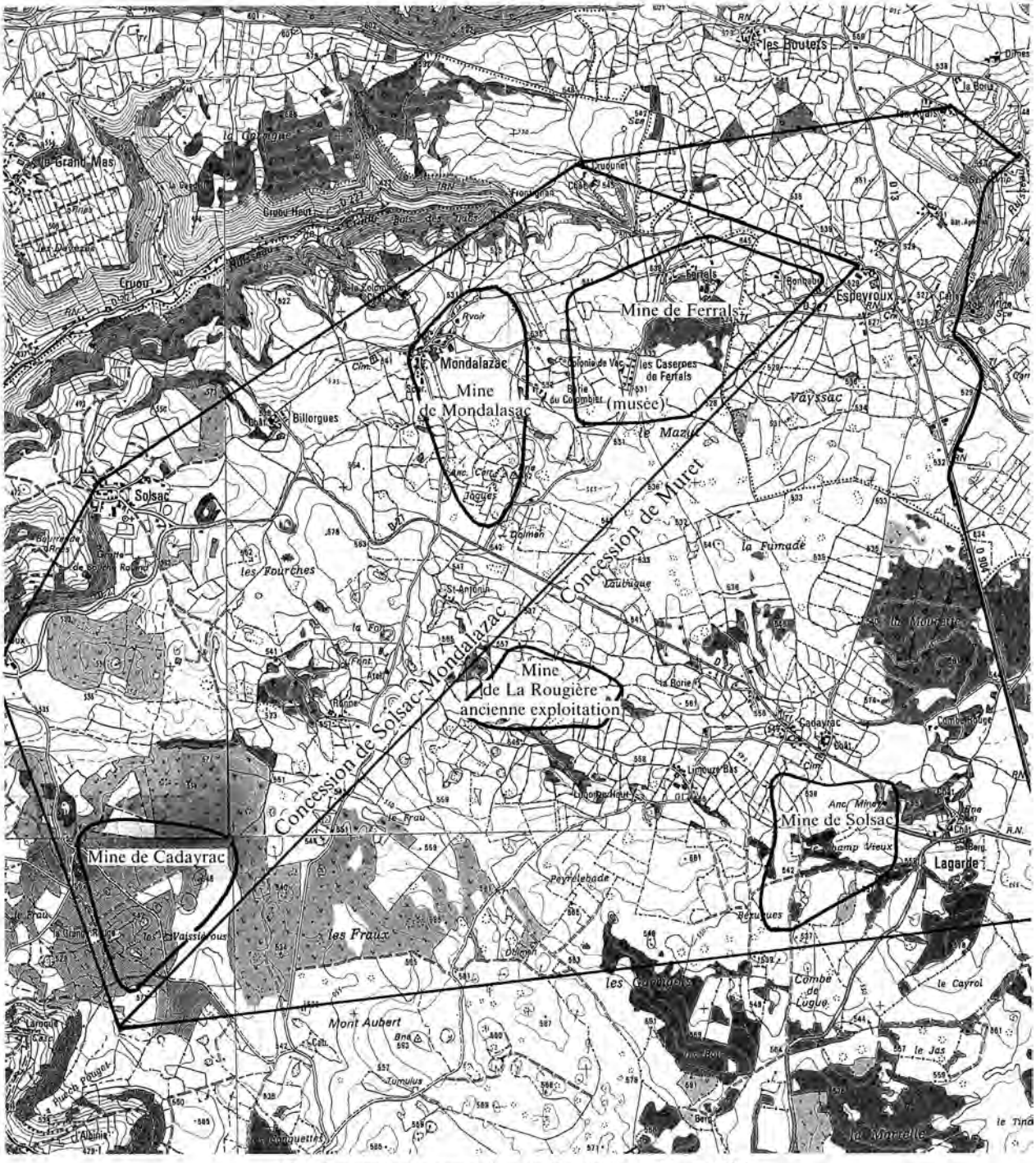
Un treuil à vapeur, servant à remonter des caisses à eau pour l'épuisement des galeries, équipait une galerie en plan incliné, une descenderie, encore visible de nos jours depuis les virages de la route de La Garde.

En 1861, la concession, devenue propriété de la Compagnie du chemin de fer d'Orléans, se trouva dotée d'une petite voie ferrée étroite permettant d'acheminer le minerai extrait de la mine de La Garde jusqu'à la gare de Salles-la-Source, appelé gare de Cadou. De là, par la voie ferrée, les wagonnets rejoignaient Marcillac puis Aubin. Après 1870, la concurrence industrielle se fit plus vive et c'est alors qu'apparurent les rails longs en acier. L'usine d'Aubin n'était équipée que pour fabriquer des rails de cinq mètres cinquante. C'était le début de la fin et 1882 voyait la fin du petit chemin de fer de Cadayrac-Salles-la-Source.

Tous les travaux furent abandonnés en 1886, lors de la fermeture des forges du Gua d'Aubin.

En 1909, la concession de Muret était réunie à celle de Solsac-Mondalazac, mais aucune extraction importante de minerai n'y fut réalisée.

Le 29 avril 1931, la demande en renonciation est demandée par la société Commentry et Fourchambault, propriétaire depuis 1892 des concessions de minerai de fer du Causse. De la mine de La Garde, 750 000 tonnes de minerai furent extraites.



Plan d'ensemble des concessions de Mondalazac et Muret (1912)

Le transport du minerai

Au début de l'exploitation des mines sur le Causse, il y avait de grandes difficultés de communication avec ce qui deviendra plus tard le Bassin houiller.

Il n'y avait pas de route directe entre Mondalazac et le Bassin. Il fallait, par un transport en charrois tirés par des bœufs ou des chevaux, passer par Rodez en traversant le causse Comtal, puis aller vers Firmi par Rignac et Montbazens.

> "Mon arrière-grand-père avait une propriété de vingt cinq à trente hectares, mais il faisait surtout le transport du minerai avec des bœufs et des chevaux. C'était son principal travail. Il avait une écurie d'une vingtaine de chevaux." (H.L.)

A partir de 1838, la Compagnie décide d'améliorer les moyens de communication entre le Causse et le Bassin.

Par Solsac-Vieux

> "Les gens du pays transportaient le minerai jusqu'au plateau d'Hymes en passant par Solsac-Vieux" (J.R.)

En 1840, la Compagnie élargit le chemin qui relie le plateau de Mondalazac à Firmi en passant par Solsac-Vieux, Marcillac, Saint-Christophe, Riou Nègre, Hymes et Firmi.

> "Au début, c'était des petites entreprises qui allaient porter le minerai avec des bœufs, en se faisant payer." (J.R.)

On a d'ailleurs retrouvé, sur un document écrit, la trace de l'entreprise Pers de Marcillac qui, en 1856, transportait le minerai du plateau de Solsac-Vieux jusqu'à la gare de Marcillac (depuis 1855, Marcillac était reliée à Firmi par voie ferrée). Le transport était payé 1,35 F la tonne. Le chargement était aux frais de l'entrepreneur. Les grosses charrettes étaient tirées par des chevaux. Mais, de nombreux petits transporteurs "libres", grâce à des chars à bœufs, se sont mis à faire concurrence aux entrepreneurs en organisant aussi le transport du minerai de Cadayrac et de Ferals à Marcillac.

> "Mon père a commencé à faire le transport dès l'âge de huit ans, et ce pendant trente ans. Il était né en 1862. Il sortait le minerai de Ferals, le chargeait lui-même sur des *carris* fermés, tirés par deux bœufs et une jument sur le devant pour aider à tirer dans les côtes de Jaugues et Solsac. Ils étaient payés aux quintaux transportés. Le matin, avec son père, ils travaillaient à la ferme et l'après-midi, ils descendaient du minerai. Ils en chargeaient le plus possible. C'était dur car le chargement se faisait à la main. Le voyage de Ferals à Marcillac durait près de trois heures.
> Les grosses fermes venaient travailler avec leurs chevaux. En hiver uniquement, car l'été elles avaient trop de travail. Elles avaient de grosses charrettes à quatre roues, tirées par trois chevaux.
> Durant toute l'année, le minerai était transporté. La route de Solsac-Vieux était entretenue par la Compagnie. Elle était bien tassée pour éviter aux gros bandages en fer des roues de s'enfoncer. Nous portions jusqu'à 7 500 kg sur un *carri* à deux roues et deux bœufs. Chaque charrette était freinée par un *contrapés,* un gros poids attaché à une grosse chaîne. Pour monter, on le pendait sur le devant de la charrette, et à la descente on le laissait traîner." (A.M.)

Par la vallée du Cruou

En 1881, la Compagnie décide de trouver un autre moyen de descendre le minerai. Des ingénieurs présentent plusieurs projets : un tunnel sous Solsac, un pont sur la vallée du Cruou... Finalement, c'est le projet d'une voie ferrée longeant le Cruou qui est retenu. Ce projet réduit la distance de onze kilomètres à sept kilomètres trois cents.

En 1891, la route est tracée dans la vallée du Cruou.

Le 2 juin 1893, accord est donné à la Compagnie pour poser une voie ferrée. La Compagnie devait faire les travaux et prendre à sa charge tout ce qui en résulterait.

> *''Quand anavan ambe de buòus, montavan per aquí o per la colonia e anavan rejónher la rota de Malviès. Après, quand volguèron far ambe de chavals, s'entendèran ambe l'administracion que voliá far una rota al Cruó. La Companhiá paguèt un bon tròç dels fraisses, a condicion que daissèssan passar una pichòta* voie *de seissanta sus l'acotement de la rota, entre la banqueta e la rota, sus l'acotement. Alèra fèran ambe de chavals e aquòi a-n-aquel moment qu'avián facha una gara en Cruó, a costat de chas ieu. La tornèran vendre quand n'ajèran pas pus besonh.''* (J.R.)

Les transports se firent avec des chevaux, mais les rails posés devaient permettre l'emploi ultérieur de locomotives, si cette solution était reconnue comme avantageuse. A la mine de Ferals, donc, on avait fait construire un quai de chargement. Les wagonnets de minerai étaient sortis des galeries et roulés à bras sur une distance de trente mètres jusqu'aux trémies du quai. Là, ils étaient culbutés dans les wagonnets de la vallée du Cruou.

> "Une fois, les wagonnets avaient déraillé juste au tournant de Frontignan... Ça a été tout un travail pour les remettre sur les rails." (E.B.)
> "Le ballast de la voie était fait de petites pierres pour ne pas abimer les pieds des chevaux. Ils leurs en fallait beaucoup, tellement qu'ils nous dépierraient les luzernes." (J.R.)

Les convois de quatre wagonnets partaient de Ferals jusqu'à Cruou village. La descente était délicate.

"Les wagonnets, qui allaient par quatre, étaient tirés par des chevaux." (E.B.)
(Dessin de Jean-Manuel Rénier, d'après document)

La route de la vallée du Cruou

Un traîneau contenant sept-cents kilos de minerai et glissant sur les rails était attaché au dernier wagonnet par une chaîne pour faire office de frein. Ce traîneau, grâce à un dispositif spécial, ne rentrait en fonction qu'à partir du début de la descente :

> "Sous jusqu'à Frontignan, ils descendaient les wagonnets avec un traîneau derrière pour faire frein. A la gare de Cruou, pas loin de chez moi, ils vidaient les traîneaux et changeaient de chevaux. Il y avait une écurie sur place, elle avait été construite en 1900." (J.R.)
> "Il y avait deux charretiers qui suivaient les wagonnets pendant la descente. Je m'en rappelle... Ils faisaient péter le fouet, dis donc !" (E.B.)
> "Mon père a travaillé à cette route. Les wagonnets roulaient sur la banquette, côté vignes. La route était bordée, côté vallée, par une petite murette d'un mètre de haut. La murette s'est écroulée, petit à petit..." (E.B.)

De la gare relais de Cruou, un autre convoi de six wagons, tiré par quatre chevaux, partait jusqu'à Marcillac.

> "Il y avait aussi une écurie à Marcillac, les chevaux étaient à la Compagnie, et ils avaient des palefreniers." (J.R.)

Sur chaque portion de circuit, les chevaux faisaient quatre trajets par jour.

En revenant à Ferals, à partir de 1899, les wagonnets remontaient chargés de charbon pour faire fonctionner les hauts fourneaux de la mine, mais aussi pour la consommation personnelle des ouvriers.

Vers 1912, la vallée du Cruou n'a plus été utilisée par la mine.

> "Ils ont démonté, petit à petit, les traverses et les rails. Le terrain a été rendu aux propriétaires et la route est restée au Département." (J.R.)

Par transporteur aérien

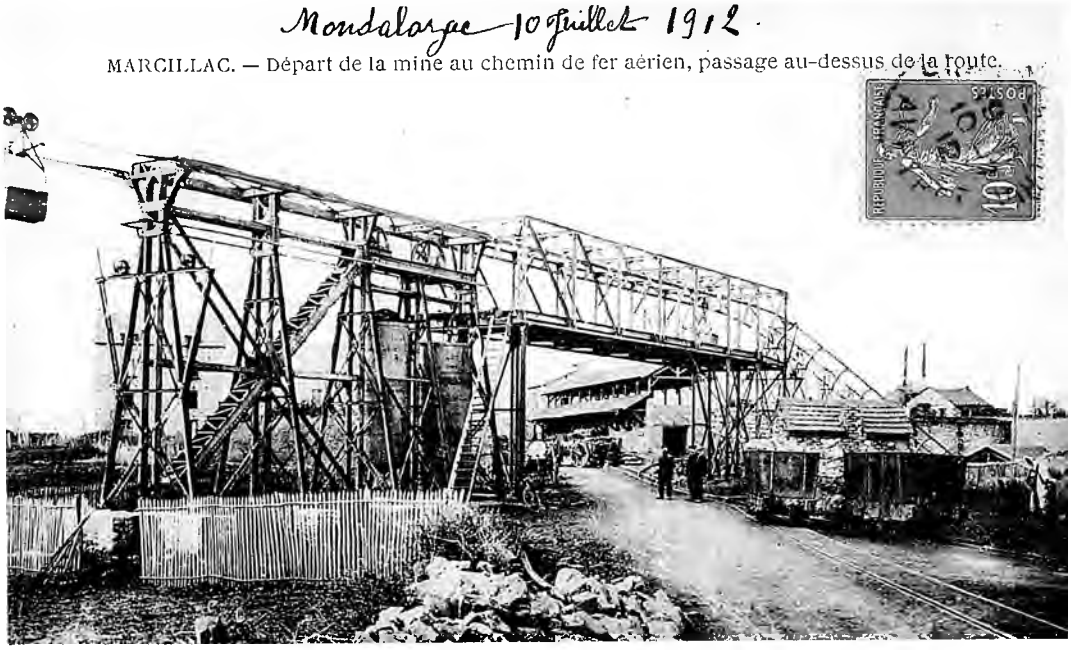
Le chemin de la vallée de Cruou n'était pas un chemin minier. Il avait été construit après entente avec les propriétaires. Il ne rentrait pas non plus dans la catégorie des chemins de fer industriels concédés temporairement par la mine. De plus, comme l'écrivait M. Gardel, directeur des Houillères, en 1907 : "... ce chemin de fer à traction animale est absolument insuffisant pour assurer le transport de 100 000 tonnes de minerai par an." Aussi, élaborera-t-il un projet de transporteur aérien. Le 1er avril 1909, la construction de ce chemin de fer aérien commença. Il partait de la mine de Ferals jusqu'au plateau de la mine de Marcillac, soit une distance de 6 657 m.

> "Quand ils ont commencé à installer le transporteur, ils ont fait monter les wagonnets à poulies par la vallée du Cruou... Je les ai vu. Il y avait deux wagonnets par wagon." (J.R.)
> "Les wagonnets roulaient sur les câbles grâce à des poulies à gorge. Il y avait un type qui s'occupait de l'entretien du câble toute l'année." (G.P.)

En 1911, le chemin de fer commença à fonctionner.

> "Je me souviens que les animaux étaient effarouchés par ces petits wagonnets qui circulaient en haut. Nous avions chez nous un troupeau de dindons qui se sont mis à courir de tous les côtés... Prenaient-ils ça pour des oiseaux de proie ? Les chevaux aussi avaient peur, au début." (Y.L.)
> "Le câble a cassé plusieurs fois... Un jour pendant la guerre, mon père est venu en permission. Il est allé acheter un cochon de cent-quatre-vingt kilos à Saint-Cyprien et l'a remonté, à pied, attaché par une corde à la patte. Quand il est arrivé en bas de Solsac, le câble avait cassé et c'était la nuit. Le câble était huilé et l'odeur empêchait le cochon d'avancer. Ça a duré un moment." (G.P.)

"A la gare de Jaugues, une machine à vapeur lançait le câble au départ... ensuite les wagonnets pleins faisaient remonter les vides." (A.M.)



"Je me rappelle de ce pont, c'était à la sortie de la route de Ferals, à la Bascule. Il y en avait un autre identique à Mondalazac, deux aux Fourches, puis un autre sous le chemin de Solsac." (F.J.)

"J'étais présent quand le gros câble porteur a cassé. Ça s'est passé à cinquante mètres de moi. C'était vers 1920. Il a cassé au-dessus de Bouche-Rollan, là le câble avait beaucoup plus de portée. C'était impressionnant ! Tout le câble se déroulait, les ouvriers ont mis trois jours pour le réparer." (A.M.)

"Il y avait des ponts en bois sur les chemins en cas que quelque chose tombe des wagonnets pour protéger les gens qui passaient dessous." (G.P.)

"Ça marchait pas tellement vite. Il y a même des gens qui s'amusaient à monter dans les wagonnets en marche. Le père de Calmels, il s'est arrêté suspendu dans le ciel. Il y a couché toute la nuit." (G.P.)

Le transporteur ne fonctionnait que dans la journée :

"Mon père m'a raconté que certains enfants remontaient au village par les wagonnets. Un jour, le transporteur s'est arrêté alors que certains gosses étaient dans les wagonnets. Il a fallu que le père Granger fasse repartir le transporteur." (H.L.)

"Mon grand-père, Léon Bousquet, travaillait à la mine de Ferals et ma grand-mère Marie-Claire, lui mettait son 'marmitou' avec le repas dedans et l'accrochait aux wagonnets qui montaient de la vallée jusqu'à la mine. Et Léon récupérait le tout à Ferals..." (Y.B.)

Le câble était porté par des pylônes dont certains, comme celui de Solsac, étaient très hauts.

"Par contre, sur le plateau, les pylônes n'étaient pas si hauts. A certains endroits, comme au-dessus de Bouche-Rolland, les wagonnets rasaient les hauts des *cades*." (Y.L.)

"Etant gosse, j'allais à l'école de Solsac, et il m'est arrivé de monter sur les pylônes." (A.M.)

A Jaugues se trouvait un régulateur à balancier qui servait à lancer le transporteur aérien.

"Le balancier faisait un bruit monotone... tic, tac, tic, tac... on l'entendait de loin !" (J.R.)

Et puis, ce fut, là aussi, la fin...

"En 1921, le chemin de fer aérien a arrêté de fonctionner." (J.R.)

Yvette Boyer, née Lacombe, en 1935 à Mondalazac

Le pylône de Solsac : 47 m de hauteur

Jean-Pierre Bauguil, né en 1948 à Rodez

Françoise de la Sayette, née Pradié en 1930 à La Garde

Par le petit chemin de Cadayrac

A la mine de Cadayrac, le minerai était acheminé jusqu'à la gare de Salles-la-Source. Pour cela, la Compagnie des mines, forges et fonderies d'Aubin fit construire, en 1861, un petit chemin de fer à voie étroite. Pendant trois ans, les wagonnets furent tirés par les chevaux. L'écurie comprenait dix chevaux.

A partie de 1864, ce furent deux locomotives Tender qui relièrent la gare de Cadayrac à la gare de Cadou à la vitesse de douze à treize kilomètres par heure. Le trajet, sur une distance de 6 800 m, comportait sept passages à niveau. La locomotive tractait vingt-quatre wagons, ce qui, lorsque tous étaient pleins, représentait un voyage de cent-trente-trois tonnes de minerai transportées.

La voie, de par sa largeur (un mètre dix) était unique en France.

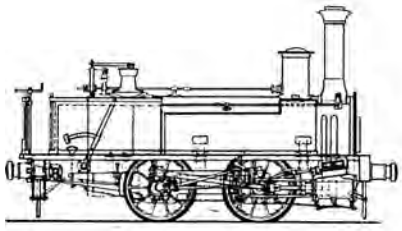
Chaque trajet nécessitait la présence d'un mécanicien, d'un chauffeur et d'un serre-frein. Le parc comprenait cinquante-cinq wagons à minerai montés sur des roues en fonte de soixante-quinze centimètres de diamètre.

> "Mon arrière-arrière-grand-père, Alphonse Raust, a été mécanicien sur la petite loco de Cadayrac... Mon père me racontait qu'Alphonse allait de temps en temps rendre visite à sa belle-mère à Salles-la-Source. C'était dans les années 1875. Au retour, par un temps de grand froid, il regagna Cadayrac à pied de bon matin. Au niveau de Montaubert, il rencontra des loups affamés qui se sont mis à le suivre. Il a été obligé de faire un feu pour les éloigner. Puis, il a été rejoindre son poste à la gare de Cadayrac." (J.-P.B.)

Arrivée à Cadou, le minerai partait par le train de Rodez jusqu'à Firmi. La manutention et le transbordement étaient confiés à un entrepreneur et payés dix-sept centimes la tonne. A la gare de Salles-la-Source, trois voies avaient été posées pour permettre des manœuvres.

Il y avait, à peu près, trois voyages quotidiens, aller et retour, de Cadayrac à Cadou. En 1882, le petit chemin de fer cessa de fonctionner.

> "Mon père, M. Pradié, m'avait raconté qu'étant jeune, avant les années 1920, il avait joué sur les vieilles locos en cuivre de la gare de Cadayrac... Il y avait encore des wagonnets." (F. de la S.)



La locomotive Tender de la mine de Cadayrac, (collection "La vie du rail")

Ce qu'il reste, en 1990, de la gare de Cadayrac

La vie quotidienne

Les ouvriers

Les premiers ouvriers de la mine furent les gens du pays. Ils se faisaient embaucher à la mine tout en continuant de travailler la terre.

"Les mineurs venaient de Solsac, du Grand-Mas, de Mondalazac, de Cadayrac, de Muret. Certains avaient une ferme, mais ils faisaient de nombreuses heures à la mine. De Solsac, il y avait *Ricon,* Pradalier, Vernet, Viargues, le père Bousquet... Celui là, il s'est cassé les bras et les jambes à la mine, il s'y est même fait coincer la tête. Il est mort à 85 ans. Il y avait aussi *Jani* de Bédère qui allait à pied travailler à Ferals en passant par Solsac." (G.P.)
"Tous les derniers vieux de Mondalazac ont tous travaillé à la mine : *Pierron,* le père de Juliette Simon, Borie, Fontanié,..." (H.L.)

Ensuite, certains sont venus de plus loin, ils logeaient chez l'habitant.

"Dans la vallée de Cruou, Escaffre, celui qui s'occupait des chevaux, logeait chez nous. Il avait juste une seule pièce pour lui, sa femme et ses deux enfants. Je jouais avec eux. Escaffre est mort en 1914." (J.R.)
"Tous les mineurs avaient un petit bout de jardin en complément." (F.J.)
"Je me souviens bien de la famille Marcenac. Avec leurs quatre enfants, ils vivaient dans deux pièces sans confort. La mère était couturière et cousait pour les gens de Mondalazac. Le père travaillait à la mine." (G.R.-P.)
"A Frontignan, avant la guerre de 1914, on logeait des mineurs chez nous" (E.B.)
"A Solsac, quand les mineurs qui n'avaient pas de chez eux voulaient s'inviter entre eux, ils le faisaient au café." (A.S.-S.)

Vers 1880, les maisons ouvrières de Ferals furent construites.

"Ceux qui habitaient aux baraques venaient de très loin." (G.P.)
"Chaque ménage avait son petit jardin. A un moment, il y a eu de nombreux mineurs espagnols. On les redoutait un peu." (Y.L.)
"Je me rappelle de la maison du père Malrieu. C'était vraiment tout à fait sommaire. De la terre battue par terre et des familles entières qui vivaient dans une seule pièce. Il ne reste plus rien de ces maisons, elles étaient bâties sur le chemin de Ferals, non loin du plateau." (G.R.-P.)

En 1906, la compagnie fait construire dix bâtiments non loin de Ferals. Les mineurs y logèrent. Dans le pays, on appelle ces bâtiments "les casernes".

"Aux casernes, tout était plein, et là c'était le luxe par rapport aux maisons ouvrières de Ferals. Les femmes de mineurs étaient occupées par les gosses, la couture et le papotage." (G.R.)

A Cadayrac, les mineurs logaient aussi dans des baraques rudimentaires dont le sol était fait de terre battue. Ils se trouvaient dans les virages de La Garde. L'arrière-grand-mère de Jean-Pierre Bauguil, Marie-Alphonsine Raust, y est née en 1874.

La mine, sur la concession de Solsac-Mondalazac notamment, employait de nombreux ouvriers :
— 130 en 1856,
— 120 en 1857,
— 120 en 1899.

Ensuite le nombre a baissé :
— 71 en 1904,
— 42 en 1913.

La porte d'entrée du café de la Canelle, à Mondalazac
"En 27, ce café avait déjà fermé." (F.J.)

Les casernes de Ferals
"Dans chaque bâtiment, chaque famille avait deux pièces. Il y avait des logements au 1er étage et au rez-de-chaussée, tous étaient identiques." (Y.L.)

Les mineurs de Ferals en 1903

Malgré la dureté du travail, nombreux étaient ceux qui désiraient travailler à la mine.

"Ils n'avaient pas le samedi, ils travaillaient six jours par semaine, de six heures à dix huit heures. Ils avaient une heure de repos pour manger. Ceux de Solsac partaient à pied du village à cinq heures du matin." (G.P.)

"Mon grand-père, Jean-Pierre Granger, était maître mineur. Il se levait à quatre heures du matin et il fallait qu'il soit à l'entrée de la mine à six heures. C'était lui-même qui pointait le passage des ouvriers. Il était très juste, mais très sévère. Son bureau servait aussi d'infirmerie. C'était lui qui soignait les blessés légers. A midi, quand il rentrait pour dîner, il fallait que, dès qu'il ait passé la porte, la soupière soit sur la table car il n'avait pas le temps de flâner." (G.R.-P.)

Mineur, c'était un métier envié :

"Los premièrs loïs d'aur qu'ai vistes e presque los sols, aviá uèch, nòu ans, perqué la guèrra de 14 arribèt e n'avèm pas vistes pusses apuèi tant vaut-il dire. *Alèra cada sèt, montavan per pagar los que trabalhavan aquí e mème los retretats de la mina que alèra los logavan cha nautres* quoi, *lor aviam afermada una cambra. Aquel que se'n occupaba de la voés aimava* bien *lo vin blanc e los menaba cha nautres — avant de los menar al burèu que i aviá dins aquela pichòta gara — per se pagar un còp de vin blanc. Los pagaba aquí. Èran sèt, uèch, pòdi pas dire exactement e alara sortián aquelses còffres e aquí i aviá de rangadas de loïs d'aur, una a costat de l'autre* et ça faisait envie, *e òc a tot lo monde per ça que los vinhairons a-n-aquel moment èran totes roinats :* y avait le phylloxéra." (J.R.)

"En 1935, un mineur à la retraite touchait de 2 500 F à 3 000 F par an. c'était beaucoup !" (F.J.)

De gauche à droite : Jean-Pierre Granger, Rosalie Granger, Paul Causse, Emilie et Julie Granger, Joseph Causse.

"Et puis, ils avaient du charbon. La Compagnie donnait un avantage en charbon aux mineurs. Elle donnait aussi tant de charbon par enfant de famille de mineur destiné à l'école. A un certain moment, le charbon était réparti dans les maisons par la Compagnie, puis ça s'est arrêté. Le charbon a été déchargé au plateau d'Hymes et c'était à chacun d'aller récupérer sa part. Mes grands-parents ont eu chaque année trois à quatre tonnes de charbon par an, jusqu'à leur décès en 1944. Le mineur était quelqu'un d'envié dans le pays parce qu'il avait un double emploi avec un revenu fixe." (G.R.-P.)
"Et pourtant, le mineur gagnait 2,50 F à 3 F maximum par jour... Il paraît même — c'était eux qui le prétendaient — qu'avec un mois de travail ils achetaient le cochon." (J.R.)
"A Ferals, c'était le mineur qui se payait sa poudre. Si jamais il y avait une mine qui ne partait pas, il la récupérait. C'était au mineur de tenir sa poudre. Si une mine était mal faite, ou qu'il y ait eu une défection, le mineur curait le trou — avec une curette en bronze, pour éviter les étincelles — pour récupérer la poudre. Si c'était la Compagnie qui avait fourni la poudre, il s'en serait foutu !" (G.P.)

En 1904, un mineur de fond gagnait 4,32 F par jour et un mineur au jour 3,35 F par jour. Même si le métier était envié, même si de menus avantages étaient accordés par la Compagnie, la vie de mineur était bien loin d'être une sinécure. A la fatigue de tous les instants, s'ajoutait la crainte de l'accident.

Jean-Pierre Granger, entouré de ses ouvriers, à la mine de Ferals en 1906

Les mineurs de Ferals, avec le forgeron de la Compagnie

On reconnaît la corne d'appel, la hache du boiseur, les pioches et les masses, 1906

Les accidents

Les galeries étaient creusés dans le calcaire, elles n'étaient donc pas boisées entièrement. La dureté de la roche n'a cependant pas empêché quelques accidents, dont certains furent mortels.

Dans un numéro de 1899 du quotidien "La France de Bordeaux et du Sud-Ouest", on pouvait lire ces quelques lignes : "Le 22 juillet 1899, survenait un terrible accident aux mines de Ferals de Mondalazac dans lequel deux ouvriers trouvaient la mort. Le troisième échappait à la mort, et est resté estropié pour le reste de ses jours."

> "Je me rappelle de deux mineurs qui ont été écrasés par des rochers dans les galeries. Papa disait que de voir ces deux cercueils à l'enterrement, entourés de tous les mineurs, c'était très impressionnant." (H.L.)

Les accidents arrivaient lors des dépilonnages. Au fur et à mesure que la galerie avançait, on enlevait des piliers en bois qui soutenaient le plafond lors des travaux de creusement. Et c'est là que, parfois une partie du plafond s'écroulait.

> "Il y a eu un éboulement où un de mes oncles est resté." (G.R.-P.)

Si certaines galeries étaient peu profondes, d'autres comme à Cadayrac et à Ferals, se trouvaient à près de cent mètres sous terre et quelquefois, en plusieurs niveaux. Les piliers en calcaire des étages supérieurs étaient de quatre mètres sur quatre. Aux étages inférieurs, ils étaient de dix mètres sur cinq.

A partir de 1910, il y eut une recrudescence des accidents car les piliers des niveaux les plus bas étaient largement insuffisants pour soutenir la charge de plus en plus élevée des terrains de couverture.

> "Je me souviens avoir entendu parler d'un accident : un pauvre homme qui avait été écrasé par un rocher qui s'était détaché dans une galerie. C'était autour de 1917." (Y.L.)

Les galeries ultérieures eurent quatre mètres de largeur et deux mètres cinquante de hauteur. Elle se croisaient perpendiculairement et les piliers naturels étaient de huit mètres sur six ou douze mètres sur quatre, afin d'éviter les éboulements.

Les lampes

Pour rentrer dans la mine, le mineur s'éclairait avec une lampe à huile.

> "Elles étaient ovales et plates, on les appelait les *calelhs*." (F.J.)
> "C'était des lampes à huile de noix avec un couvercle par dessus. Le mineur faisait son huile, à peu près cinquante litres pour une année." (G.P.)

Dès l'apparition du carbure de calcium, dont le prix de revient était deux fois moins cher que celui de l'huile, les mineurs utilisèrent les lampes à acétylène.

La lampe comportait deux réservoirs vissés l'un sur l'autre. L'eau contenue dans le premier tombait goutte à goutte sur le carbure de calcium provoquant sa décomposition et la formation du gaz acétylène.

Celui-ci s'échappait alors par un bec placé à la partie supérieure de la lampe.

Le crochet était muni d'une poignée pour le transport. Un chapeau métallique protégeait la main de la flamme. A Ferals, ce type de lampe fut en service après 1908.

Lampe à acétylène, hauteur 19 cm, poids 1,8 kg

La vie dans les villages

A Solsac, Mondalazac et Cadayrac, l'arrivée des mineurs étrangers au pays avait, on s'en doute, créé une certaine animation.

> "A cette époque, la moindre maison était occupée. Il y avait une vie très intense. Le dimanche tout le monde sortait dans les rues et remplissait les cafés. Tout le monde s'entendait bien : les agriculteurs, les mineurs 'étrangers' et ceux du pays." (G.R.-P.)

A Mondalazac, quelques familles avait des terres, les Burg, les Lacombe, les Solignac, mais ils travaillaient aussi à la mine.

> "Au champ des Pergues, il y avait une petite cahutte dans laquelle se trouvait une pompe à chapelet qui alimentait tout Mondalazac en eau de la mine. On l'a bue jusqu'en 1938." (H.L.)

Les cafés

A Mondalazac, il y avait quatre cafés.

> "Tous les dimanches, les mineurs étaient cuits." (J.R.)

En 1864 , à l'auberge Miquel, on pouvait y souper pour vingt cinq sous.

> "Il y avait aussi le café Bories sur la place derrière l'église, et le café de la Canelle, à la place de l'actuelle grange de Solignac." (F.J.)
> "Je me souviens du café de Milou et Thérèse. Le dimanche, il était plein. Les gens y jouaient aux cartes." (G.R.-P.)
> "A Solsac, il y avait trois bistrots. Je ne m'en souviens que de deux. Ils ont fermé en 1922 ou 1923, presque en même temps que la mine." (G.P.)

"L'auberge Lacombe était très fréquentée le dimanche." (Y.L.)
De gauche à droite : Sylvie Delmas, Marie Nuti, Séraphin Nuti, Emile Lacombe ; les enfants : Henri, Paul et Emile Lacombe, Thérèse Lacombe, Jean-Baptiste Durand (facteur), X (femme assise), Alice Lacombe (?), X.

Les écoles

Avant l'arrivée des mineurs, une petite maisonnette, à Mondalazac, suffisait pour faire office d'école.

Ensuite, devant le nombre grandissant d'enfants de mineurs, le comte de Lapanouse, propriétaire de terres autour de Mondalazac, fit construire l'école de la Barthe.

"Elle était située à mi-chemin entre le village et les maisons ouvrières. Moi, mes parents travaillaient à la ferme du Colombier et j'allais à cette école où j'ai appris à lire. Nous étions une cinquantaine d'enfants vers 1910." (Y.L.)
"Il y avait deux maîtresses, c'étaient des religieuses. A midi, chacun repartait chez soi. Quand il faisait trop mauvais les parents nous préparaient le casse-croûte et on le mangeait à l'école. On faisait le chemin par tous les temps." (E.B.)

Une auberge improvisée sur le Causse, 1905
Emilie Granger, Julie Granger, Paul Causse, Marie Granger.

Vers 1900, l'école laïque fut construite à Mondalazac.

"A Solsac, les enfants de mineurs et de vignerons étaient mélangés. Il n'y avait pas de différences entre nous. Et puis, il faut dire qu'à l'époque, il n'y avait pas beaucoup de riches. Le mari de l'institutrice que nous avons eu, Mme Cousti, travaillait à la mine." (G.P.)

Elèves de l'école de Solsac, en 1916
De gauche à droite, au fond : Gabriel Puech, Fernand Puech, Joseph Viargues, Sœur Pomarède, Blanche Bennet, Anna Seguin.
Deuxième rang : Gabrielle Viargues, Antonia Calmels, Georgette Bousquet, Maria Puech, Marthe Codomiers, Julienne Bousquet.
Devant : Yvonne Bousquet.

Elèves de l'école de Cadayrac, en 1914
Devant : Mme Déléris, X, Angèle Lavergne, Jean Lavergne, Jean Viguier, Joseph Malrieu, Adrienne Méjane, Maria Lavergne, X, X, Georgette Méjane, X, X, Juliette Malrieu.
Derrière : X, Yvonne épousse Raffy.
Sur les escaliers : Maria Michel (?), X, X, Maria Foulquier, Zélie Domergue épouse Banide.

Elèves de l'école laïque de Mondalazac, en 1939
Devant : André Vacquier, André Lacombe, Alfred Solignac, Madeleine Boyaski, Madeleine Boriero, Robert Belet, Julia Puech.
Derrière : Albert Vacquier, Jean Tabardel, Paul Solignac, Marthe Vacquier, Marthe Eche, Huguette Tabardel, Léa Puech, Lucienne Eche.

Le pain

Avec les mineurs, sont arrivés les boulangers. Avant la mine, à Mondalazac, le pain se faisait cuire chez la *Sant Pau.*

"Jusqu'en 1920, les gens se faisaient le pain. Au village, il y avait le four de la *Sant Pau*, c'était le four communal. Tout le monde allait y faire cuire sa tourte, les gens se regroupaient pour les y porter. On l'allumait une fois par semaine, et c'était la *Sant Pau* qui y cuisait le pain." (F.J.)

"C'est à Ferals que les Vacquier ont commencé à faire le pain. C'était l'arrière-grand-père de notre boulanger actuel. Il s'appelait Albert et sa femme Mélanie. Ensuite, ils se sont transportés aux casernes. Puis, après la guerre de 1914, ils sont venus là où ils sont actuellement. Albert et Léa Vacquier ont pris leur succession. Ensuite, ce fut Marcelle et André Vacquier. Maintenant, ce sont Marie-Claire et Jean-Marie Vacquier." (G.R.-P.)

Camille Boyer, né en 1925 à Cayssac (La Loubière)

Les fêtes

"Sur le Causse, nous avions plusieurs fêtes où aller... Il y avait la Saint-Bourrou à Marcillac, la Saint-Jean à Mondalazac, la Saint-Loup à Salles et la Saint-Amans à Cadayrac... On les faisait toutes, et on en descendait du vin !" (G.P.)

Les mineurs, eux, fêtaient en plus leur patronne, la Sainte-Barbe.

"C'était un jour férié, et surtout l'occasion de faire un bon repas." (G.R.-P.)

A Mondalazac, le jour de la Saint-Jean :

"Il y avait un bal gratuit avec des accordéonistes." (C.B.)

"Le père d'Angèle Delagnes, le père Bories comme on disait, on l'avait connu comme *batièr* chez nous avant qu'il parte à la mine. C'était un bon joueur d'accordéon. Il nous faisait même danser sur les petits chemins du Causse !" (H.L.)

A Cadayrac, la fête votive avait lieu à Saint-Amans, le premier dimanche de novembre. Pendant la messe, on distribuait de la fouace bénité offerte par les paroissiens. Le soir, il y avait un bal au village.

"Il y avait aussi des fêtes religieuses sensationnelles : la fête-Dieu et la fête du Sacré-Cœur. A la fête-Dieu, on faisait les reposoirs. A Mondalazac, nous en mettions un sur la place de l'église, un autre à la croix de chez Laurens, puis à la croix du chemin de Ferals et le dernier à la croix de Billorgues." (G.R.-P.)

Les mineurs, le jour de la Sainte-Barbe, 1906

Et la mine rendit l'âme

A partir de 1922, les travaux furent arrêtés à la mine de Ferals, la dernière à fonctionner.

Quelques années auparavant, la Compagnie avait fait un mélange du minerai de Mondalazac avec du minerai, de bien meilleure qualité, provenant des Pyrénées-Orientales. Mais l'opération s'était avérée peu avantageuse car le coût du transport entre Decazeville et le Causse n'était pas en rapport avec la qualité du minerai qui y était extrait. La Compagnie préféra continuer avec le seul minerai des Pyrénées. Le 29 avril 1931, la société Commentry et Fouchambault de Decazeville demandera à renoncer aux concessions de Solsac et Mondalazac, ainsi qu'à celle de Muret (mine de Cadayrac). Les renonciations seront définitivement prononcées le 1er novembre 1932 pour Solsac et Mondalazac et le 18 novembre 1932 pour Muret.

> "Nous avons quitté le Colombier en 1927. On sentait que c'était la fin... La Compagnie prétextait la pauvreté du minerai." (Y.L.)
> "Ça a fermé après la Grande Guerre, dès qu'on a repris les mines d'Alsace et Lorraine." (H.L.)
> "Mon grand-père a été chagriné : une partie de sa vie s'arrêtait avec les mines." (G.R.-P.)

La triste époque de la démolition avait commencé.

Les pylônes du transporteur aérien seront démontés et vendus comme ferraille.

> "A la fin du transporteur, la mine a vendu ses wagonnets. Il paraît que tous les gens des environs en avaient acheté pour faire boire les bêtes." (J.R.)

Les galeries furent abandonnées. Les agriculteurs reprirent possession de leurs terrains. Ils s'empressèrent de reboucher ces trous béants. Quelques décennies plus tard, une partie des galeries de la mine de Ferals servira à abriter une champignonnière, encore en activité de nos jours.

Quand aux mineurs ils devaient envisager la reconversion.

> "Ceux qui avaient du temps à faire ont fini à Decazeville. Avec leur départ, la mine avait bien fini de rendre l'âme." (F.J.)
> "Il y avait Bennet de Solsac qui est parti à Decazeville. Là-bas, il a loué un appartement." (G.P.)
> "Mon père n'a pas voulu aller à Decazeville, il a continué à travailler ici, par là, dans les fermes." (E.B.)

Après un siècle d'occupation ouvrière, le Causse se vidait lentement de tout ses mineurs.

> "Les villages ne se sont pas dépeuplés d'un coup. Quand j'étais petit, il y avait encore du monde à Mondalazac. Ce n'était pas plein comme au moment des mines, mais il y avait encore du monde." (F.J.)

Petit à petit, l'épopée minière faisait disparaître ses traces. Sur les lieux mêmes de l'exploitation, la nature reprenait ses droits. Chacun savait que cette activité commencée un siècle plus tôt aurait un jour sa fin. Mais personne ne la présageait aussi rapide.

De nombreux mineurs sont partis, entraînant avec eux leurs familles. Quelques-uns décidèrent de rester sur le Causse... Cette région les avait charmés et ils ne concevaient pas de finir leurs jours ailleurs que sur cette terre longtemps nourrie de leur sueur.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

PRÉFECTURE DE L'AVEYRON (1re Division)

AVIS

DEMANDE EN RENONCIATION

A DES CONCESSIONS DE MINES

Par pétitions en date du 29 Avril 1931, M. Claude MUGUET, Administrateur, Directeur général de la Société anonyme de Commentry-Fourchambault et Decazeville, dont le siège social est à Paris, 84, rue de Lille, agissant au nom et pour le compte de cette Société, demande à renoncer aux concessions de mines suivantes :

I. - Concession de mines de fer de Solsac et Mondalazac instituée par Ordonnance royale du 23 Janvier 1828 et portant sur les communes de Muret et de Salles-la-Source

I. - Concession de mines de fer de Solsac et Mondalazac instituée par Ordonnance royale du 23 Janvier 1828 et portant sur les communes de Muret et de Salles-la-Source, arrondissement de Rodez, département de l'Aveyron.

II. - Concession de mines de fer de Kayenac, instituée par Ordonnance royale du 13 Février 1828 et portant sur les communes de Peyreleau, Saint-Cyprien, Sénergues et Saint-Félix-de-Lunel, arrondissement de Rodez, département de l'Aveyron.

III. - Concession de mines de fer de Muret, instituée par Décret du 18 Août 1853 et portant sur les communes de Muret et de Salles-la-Source arrondissement de Rodez, département de l'Aveyron.

Le public pourra prendre connaissance de la pétition, du cahier des charges, des plans superficiels et souterrains et autres pièces annexées à la Préfecture, pendant la durée de l'enquête légale qui aura lieu du 1er Août 1931 au 30 Septembre 1931

A Rodez, le 10 Juillet 1931.

Le Préfet de l'Aveyron

G. VIE

CERTIFICAT D'AFFICHE

Le Maire,

La fin...

Une autre vie s'organise

La vie continue...

Les agriculteurs récupèrent leurs terres, les cafés (dont la majorité ont fermé) continuent à être les centres d'animation du pays.

> "Le dimanche soir, j'allais à Mondalazac, au café Lacombe, pour y jouer de l'accordéon." (E.B.)

La petite société rurale du Causse s'organise...

> "Pour les courses, il y avait les marchands ambulants qui venaient jusqu'aux villages. Il y avait le Moncet de Villecomtal, le Daurenjou, ainsi que deux bouchers." (F.J.)

Les artisans arpentaient la région à la recherche de travail.

> "A Mondalazac, il y avait Julou, *lo fabre,* et Joulié, le charron. A Cadayrac, le charron s'appelait Garrigues." (H.L.)

Les cloches des églises continuèrent à rythmer la vie de tous les jours. A Mondalazac, Alfred Solignac et son père faisaient office de sonneurs de cloches.

De nos jours, ce coin de Causse a encore gardé tous les charmes des pays miniers. Un siècle passé à vivre avec les soucis, les peines et les joies des mineurs, ne peuvent s'effacer en quelques années.

Dans la chaleur des rencontres avec les gens du pays, au travers des vestiges miniers, les souvenirs restent.

La mine n'est plus, mais son âme erre toujours sur le causse.

Josef ULLA

Emile Brouzes, né en 1906 à Frontignan de Ferals